

LA MARCHE DES ANIMAUX CHEZ ARISTOTE ET JAKOB VON UEXKÜLL

Michel Bastit
Dijon, France

Il n'est guère original d'entreprendre un rapprochement entre le Stagirite et le célèbre zoologue allemand. Dès 1948, Helene Weiss avait montré que ces deux philosophes du vivant se rencontraient dans l'idée d'un plan organisateur de l'animal et, par là, dans une reconnaissance commune de la finalité¹. Deux raisons militent en effet en faveur de cette comparaison. Les deux auteurs partagent un même refus du mécanisme comme mode d'explication de la marche animale, et mettent en avant, l'un et l'autre, un principe d'autonomie de l'animal à l'égard de son milieu, en l'occurrence du sol sur lequel il s'appuie et progresse. Chez Aristote, ce principe est l'âme, forme, principe, fin et acte du corps vivant². Pour Jakob von Uexküll, il s'agit du sujet, dont la notion est expressément reprise à Kant³. Pour autant que l'âme aristotélicienne est acte et forme, elle est acte par la fin. C'est-à-dire qu'elle dirige les mouvements du corps, et que ceux-ci sont aussi dirigés vers elle. Ainsi, les parties du corps agissent en vue de l'âme. L'animal marche pour chercher sa nourriture, court pour fuir ou rencontrer ses congénères. Ce faisant, il devient ce qu'il est, il accomplit son acte second, et ce de la manière la plus excellente possible.

Le refus du mécanisme par Uexküll s'exprime dans une formule imagée, mais non dépourvue d'ambiguïté philosophique, qui oppose la «machine» au «mécanicien»⁴. Il semble donc chercher à situer le principe d'autonomie en retrait du mécanisme, par-delà ses manifestations. Le sujet est pour lui, nous l'avons dit, le principe explicatif de la biologie. Chaque sujet spécifique est, selon lui, enfermé dans une «bulle», dans son monde propre⁵. Quant au monde extérieur empirique, il est par lui-même dépourvu de signification: un ensemble de morceaux de bois maintenu par deux perches peut être une barrière ou une échelle. Ce qui lui confère l'une ou l'autre détermination, c'est l'usage horizontal ou vertical qu'on en fait. L'animal, en fonction de ce qu'il est, construit ainsi un monde significatif, son *Umwelt*, qui en retour appelle de sa part une activité correspondante. Cet échange forme un cercle

¹ H. Weiss, «Aristotle's Teleology and Uexküll's Theory of Living Nature», *Classical Quarterly*, 42 (1948), p. 44-58.

² Aristote, *De anima* II, 412 a 19 s.

³ J. von Uexküll, *Théorie de la signification*, Hambourg, 1956, trad. Ph. Muller, *Mondes animaux et monde humain*, suivi de *Théorie de la signification*, Paris, Gonthier, 1965, p. 26 et 148.

⁴ *Ibid.*, p. 13-14 et *passim*.

⁵ *Ibid.*, p. 36 et 90.

assez strict et déterministe d'ailleurs, comme le biologiste Frederik Buytendijk le reprochera à Uexküll⁶.

Étant donné leur insistance sur l'autonomie animale, nos deux auteurs doivent affronter la question de la coopération entre les divers animaux et entre leurs mouvements. Ceux-ci sont-ils contradictoires et anarchiques, ou bien constituent-ils un tout? En vertu de leur commun refus d'expliquer ces rencontres par un jeu de forces, ils doivent répondre à la question de savoir comment rendre compte de la mise en mouvement des parties animales, dont le résultat sera la marche, le galop ou la reptation. C'est à partir de la fonction propre à chaque animal, et même à chaque vivant, qu'Aristote envisage le *cosmos* et les dimensions des axes le long desquels s'accomplit le mouvement des animaux. C'est ainsi que si, pour l'animal, le haut et le devant peuvent être déterminés par les fonctions cognitives et nutritionnelles, les végétaux, qui se nourrissent par la racine et exercent ainsi par le bas la fonction que les animaux accomplissent par le haut, se trouvent, relativement à eux, plantés la tête en bas. Il est évidemment tentant de penser que le relativisme subjectif d'Uexküll déboucherait sur des constatations analogues. On pourrait ainsi penser que chaque espèce possède son haut et son bas. Pourtant, on ne saurait relever une telle convergence. Chez Aristote, malgré l'autonomie de l'οὐσία animale, les dimensions relatives s'harmonisent en un *cosmos* aux dimensions absolues⁷. La marche à laquelle se livre un animal implique un déplacement horizontal, conforme à l'orientation du corps du quadrupède et, en même temps, un passage par le plan vertical. L'animal exécute finalement une sorte de cercle. Mais, pour certains animaux, qui se déplacent par bonds, l'avant et l'arrière représentent la même partie. Pour l'homme au contraire, le haut et le bas sont très différenciés. Les plantes elles-mêmes croissent en se mouvant vers le haut.

Conformément à sa pensée générale, Aristote conçoit le lieu comme relatif aux οὐσίαι qui le composent, mais celles-ci, par leur ordre et leur continuité, forment un tout qui, en vérité, les précède et les ordonne. En d'autres termes, l'intelligibilité du tout est antérieure à celle des parties qui le composent; et les dimensions absolues sont telles parce qu'elles se rapportent aux substances absolues.

Le mouvement animal s'inscrit donc dans le mouvement cosmique sous l'influence du premier ciel et du premier moteur, dont l'existence a été, par ailleurs, prouvée. C'est pourquoi le mouvement animal est l'esquisse d'un cercle. Cette remarque fournit à Aristote un principe englobant de la finalité

⁶ F. Buytendijk, *Attitudes et mouvements*, trad. L. van Haecht, Bruges, Desclée de Brouwer, 1957, particulièrement p. 107-108.

⁷ Aristote, *De incessu animalium*, 704 b 15-20. Le caractère circulaire du *cosmos* en souligne la plénitude et la perfection. Sans doute peut-on trouver là, en même temps que la reprise d'une tradition culturelle grecque, la conséquence d'observations et d'analyses: le cercle est le plus parfait en ce qu'il contient le moins de puissance, puisque son origine et son terme coïncident.

de la nature⁸, qui pourra ensuite se diversifier pour expliquer, non seulement la diversité des orientations fonctionnelles, mais aussi celle qu'il constate entre les quadrupèdes et les reptiles. Cette diversification implique également une série d'analogies entre les diverses manières d'effectuer la marche quadrupède ou bipède, ou encore la reptation. Il s'agit en l'occurrence de l'appui successif sur quatre points. Le reptile réalise aussi, dans le plan horizontal, ce que fait le quadrupède dans le plan vertical, et les deux mouvements s'inscrivent dans un tout orienté et finalisé⁹.

Chez Jakob von Uexküll en revanche, autant le point de vue de chaque sujet animal est développé en lui-même et pour lui-même, autant le point de vue du tout est, semble-t-il, négligé. Les espèces sont, toutes et chacune, sans hiérarchie, enfermées dans leur monde. Les sujets investissent de sens les objets, qui constituent en retour des contrepoints extérieurs et sont appelés par Uexküll «porteurs de signification». Chaque espèce découpe son monde, mais Uexküll reste muet sur leur cohabitation. Il laisse entendre, à plusieurs reprises, que l'espèce ne découpe, pour l'investir de sens, qu'une partie du monde. La tique ne retient du mammifère que la chaleur qui la stimule, le poil auquel elle s'accroche, et le sang chaud dont elle se nourrit¹⁰. Mais, en même temps, une harmonie des divers points de vue spécifiques semble postulée comme condition nécessaire à la mise en œuvre de la science, et non comme une intelligibilité antérieure qui aurait à être découverte¹¹.

Pour Uexküll, la nature est faite d'un ensemble de sujets déterminés agissant l'un à côté de l'autre. Son unité ressemble à une harmonie statique entre les espèces et leur monde respectif. Chez Aristote, à l'inverse, on trouve non seulement la détermination, mais aussi la réalisation, et ce dans un tout qui est lui-même finalisé. Le mouvement sera alors conçu par lui comme un ensemble d'actes venant s'insérer, par continuité, dans le déploiement d'une οὐσία animale dont la vie est comprise comme le développement de l'acte premier à l'acte second¹². L'âme animale, en vertu de sa qualité de cause, est à la fois ce qui meut et ce en vue de quoi il y a mouvement. Dès lors, le recours à une âme forme et acte n'élimine aucunement l'analyse de la transmission du mouvement. Au contraire, elle implique que, partant du principe, on puisse expliciter le mode par lequel celui-ci meut. Loin d'inciter à faire l'économie d'une analyse précise de la marche, le recours à l'âme et à la finalité pousse à découvrir la manière dont l'acte investit les parties motrices de l'animal. La marche des animaux sera intégrée dans le déploiement impulsé et orienté par l'âme déterminant les actes des parties du corps¹³.

⁸ *Ibid.*, 704 b 14-15.

⁹ *Ibid.*, 707 b 6 s.

¹⁰ J. von Uexküll, *op. cit.*, p. 23-24 et 126.

¹¹ *Ibid.*, p. 79-80.

¹² Aristote, *De incessu animalium*, 704 b 15-16.

¹³ *Ibid.*, 704 a 1-9, 714 b 20 s.

Ainsi, l'analyse est conduite en termes d'acte, et non comme une simple description morphologique. Quant à l'autonomie de l'ὄβσῑα productrice de ces actes, elle n'est pas entravée par son intégration cosmique.

Aussi Aristote peut-il descendre très loin dans le détail de l'analyse du mouvement animal. Il s'attache ainsi, pour décrire le mouvement en acte, à préciser les points par où l'acte, principe et terme du mouvement entraîné par le premier ciel, se transmet dans l'animal. Un premier point sera le cœur, situé à égale distance de toutes les parties. Un deuxième sera constitué par l'articulation symétrique autour de l'épine dorsale (avec privilège de la droite), pour nous en tenir aux vertébrés. Un autre encore se situera à l'articulation des membres au tronc, ceinture scapulaire et abdominale. Un dernier enfin à l'articulation différenciée des membres du quadrupède, du bipède aviaire, et enfin de l'homme en posture érigée¹⁴. Le mouvement d'ensemble, réalisé de diverses manières selon les articulations et selon les allures, s'inscrira néanmoins dans une similitude avec le cercle, puisqu'on passe d'un appui horizontal à un autre, par la verticale. C'est ainsi que l'animal passe d'un lieu à un autre tout en retrouvant *in fine* sa posture initiale: le caractère d'acte second, retour à soi en un lieu à la fois similaire et différent, se révèle ici de façon manifeste¹⁵.

Au contraire, Uexküll s'oppose à une description des parties, qu'il estime liée au mécanisme et incompatible avec la fin¹⁶, aussi les détails de l'analyse sont-ils plutôt rares. Nous trouvons, par exemple, une allusion au lien entre la forme extérieure et le milieu qu'elle transforme: le ver, en se déplaçant, ordonne les brindilles selon une forme qui lui est semblable. S'agit-il là d'autre chose que d'une constatation de l'existence d'empreintes dans un milieu moins consistant que ne l'est le corps animal? On peut bien relever que le mouvement ondoyant, et d'ailleurs dérivant, du serpent saharien transforme superficiellement le milieu sablonneux. Peut-on dire que l'empreinte des sabots de l'équidé, du suidé ou de l'ongulé constitue le milieu à leur image? Sans doute celui-ci leur sert-il de point d'appui, mais cela n'est possible que parce qu'il est ferme pour tous, selon des degrés relatifs à chacun, et la seule démarche des animaux ne suffirait pas à le rendre tel. D'ailleurs, il arrive aux animaux comme aux hommes de s'embourber dans un marécage, malgré le désir qu'ils ont de donner le sens d'un chemin à leur trajet. Ils ont beau marquer le milieu de l'empreinte qui est parfois celle de la totalité de leur corps, celui-ci ne s'en enfoncera que plus fatalement. Mais l'animal qui a l'habitude des marais sait chercher le sol le plus ferme, celui qui lui résistera le plus¹⁷.

¹⁴ *Ibid.*, 707 a s.

¹⁵ *Ibid.*, 708 b 19.

¹⁶ J. von Uexküll, *op. cit.*, p. 13-14.

¹⁷ C'est ce qui explique, par exemple, la sécurité de la marche du cheval de race camarguaise utilisé dans son milieu marécageux naturel.

On ne trouve pas au reste d'analyse développée de la transmission du mouvement. Le privilège accordé au «mécanicien» sur la «machine» semble interdire une transition par le concret. Certes, Uexküll peut encore comprendre le mouvement comme la réalisation d'un sujet qui déploie sa finalité. Il invoque l'unité subjective de ce sujet constitué selon ce qu'il appelle un *Bauplan*. Mais il ne parvient pas à relier le sujet à l'organisation de ses parties motrices, et semble n'avoir pas disposé d'un concept lui permettant d'assigner une place décisive à l'âme, à la forme, à la cause motrice et finale sans préjudice de l'analyse concrète du mouvement. L'opposition même entre la «machine» et le «mécanicien» suggère qu'il lui manquait de pouvoir penser hiérarchiquement le mécanicien comme acte de la nature et la machine comme puissance. Ce sont au contraire des concepts dont Aristote dispose au plus haut point et qui l'autorisent à intégrer, dans l'étude de l'acte du mouvement animal, les articulations qui servent cet acte¹⁸, et donc l'acte de l'animal.

¹⁸ On pourrait montrer, entre autres, à l'aide des relations entre οὐσία, εἶδος, τόδε τι et ψυχή, comment peuvent s'accorder l'accomplissement, la spontanéité de l'individu et ceux de l'espèce. Il serait éclairant, à cet égard, d'instaurer une comparaison avec les travaux d'Adolf Portmann.